

La voie d'Arles



La descente du col du Somport

La descente du col côté français est très humide ; il a tellement plu, encore hier, et les grandes herbes mouillent jusqu'à la taille. Le balisage semble plus facile à lire pour l'instant. L'eau sourd de partout et les paysages sont splendides. Mais la pluie me rattrape vite. Je me pose pour la nuit à Accous dans un gîte communal très spacieux où je suis seul. La solitude avait commencé à Puente la Reina (sauf dans les gîtes) : elle durera jusqu'en Toscane. Globalement, je rencontre très peu, voire pas du tout de pèlerins.

Le lendemain matin, la nature est très humide, ce qui ne facilite pas la progression, d'autant que le chemin n'est pas forcément très bien entretenu. A Sarrance, le seul café est fermé : difficile de trouver du réconfort avec un



Sarrance

bon café et du ravitaillement. Le soleil revient quand même, mais le passage en forêt sur 2 km avant Oloron Sainte Marie dans un cloaque de boue inévitable achève de défigurer mes chaussures. Il paraît que les bains de boue sont bons contre les rhumatismes ! Le Béarn s'ouvre

à moi avec ses paysages majestueux sur fond de Pyrénées : région synonyme de fort relief, côtes rudes et descentes accentuées. A Estialescq, je suis accueilli à la maison Naba, dans un environnement enchanteur. Au repas du soir, avec mes hôtes et deux Allemands présents pour leur travail, le pèlerin est obligé de finir tous les plats de par sa condition, et notre hôte sort les bonnes bouteilles de sa cave. Voilà un pèlerinage qui prend une bonne tournure, et après tout, suivant l'adage, « le pèlerin prend ce qu'on lui donne ! ».



Au départ d'Estialescq, vue sur les Pyrénées enneigées

Départ tôt le lendemain matin ; mon hôtesse a tout préparé et je suis en autonomie. Dès le départ, la vue sur les Pyrénées enneigées est fantastique ; de plus le temps est au beau fixe. Après un long cheminement en forêt par monts et par vaux, j'arrive à Lons (bonjour la Franche-Comté ?) et j'approche de Pau qui est contournée par l'hippodrome. Mais ensuite c'est la galère dans la traversée d'une grande forêt où il y a un sérieux problème de balisage. Grâce à mon sens de l'orientation, je retrouve le chemin de Lormaàs, mais au prix d'une overdose de kilomètres dont je me serais bien passé. C'est vrai que si les longues distances me conviennent, j'ai horreur des kilomètres non choisis.

Le lendemain, il bruine ; puis à nouveau ce sont des problèmes de balisages qui ont dû exister, mais qui sont invisibles : c'est proprement inadmissible sur un GR de ce niveau ! Heureusement, la campagne est belle,

mais ces problèmes de signalétique « bouffent » l'énergie du pèlerin : ainsi à Ragnot, j'ai parcouru 14,8 km pour 8,8 km donnés dans le guide. Cela signifie aussi arriver bien plus tard que prévu. La traversée des Pyrénées Atlantiques ne me laissera pas un souvenir impérissable de ce point de vue. Les beaux paysages de carte postale réconfortent, à défaut d'atténuer la « rogne » qui couve en



Vidouze

moi. L'accueil à Vidouze, au gîte de Lacrabère, panse mes ressentiments : deux Allemandes et un Canadien ont préparé le repas et la soirée est très sympathique. Mais qu'en sera-t-il du chemin demain ?

Eh bien, les miracles existent, j'en ai rencontré. Le petit bout des Hautes Pyrénées est très bien balisé : j'ai le bonheur, puis le désagrément d'être accompagné sur 10 km par un chien qui m'a adopté. A un moment, il faut que cette camaraderie cesse : je lui intime l'ordre de s'arrêter et, incroyable, il le fait. Il a même l'air tout malheureux, mais bon, je n'ai pas décidé de partir en famille ! Je crois que je suis prêt à parcourir le chemin de Saint François qui, lui, parlait aux oiseaux. A l'Arraus, je rentre dans le Gers, une contrée que je connais et apprécie particulièrement. Dans le Gers, le



L'Arraus

Conseil Départemental a fait de gros efforts pour baliser et entretenir les chemins de pèlerinage et c'est un vrai bonheur que de le traverser, et l'environnement est si beau. Je passe la belle bourgade de Marciac, célèbre pour son festival de jazz ; le fauchage des chemins dans le Gers est aussi une manière de balisage.

Ce soir, je suis accueilli dans une ferme isolée, chez Johanna, une Suissesse biolo-écologique originaire du côté de Berne (on est presque pays), baba cool type postsoixante-huitarde hippie, venue s'installer ici il y a 25 ans, qui vit en autarcie, boit l'eau de sa source, cuisine sur un fourneau en terre, a réalisé un banc en terre chauffant : bref très sympa et accueillante, en somme un retour à la terre qui fait du bien dans la condition de pèlerin. Elle me confie vivre en-dessous du minimum de pauvreté, mais s'esclaffe en riant : « eh alors ? Je suis vivante, non ? ». Et elle accueille les pèlerins en donativo en me recommandant bien de mettre quelque chose dans la boîte.



La Baraque, mon gîte chez Johanna

Le lendemain samedi 4 juin marque mon arrivée à Auch, chef-lieu du Gers.



Auch

J'aime particulièrement la beauté de cette ville sur qui veille la statue de d'Artagnan. Je couche au gîte pèlerin du presbytère : grand luxe dans un hôtel particulier, en donativo, à deux pas de la cathédrale. Dimanche matin, je pars tôt et je fais bien : je vais mettre deux heures à quitter la ville à cause de la difficulté à trouver le balisage. Ensuite de Auch à Montegut (comme dirait la chanson !) : rebelote pour la perte du chemin ! Les marques ne sont visibles que dans un sens et non pour les pèlerins tordus qui marchent à l'envers. Je vais par monts et par vaux, car le Gers, comme le Béarn, est tout sauf plat, au milieu d'une nature exceptionnelle de générosité, et croise quelques pèlerins : notamment un jeune couple italo-espagnol qui vient de Rome et va à Santiago ; eux sont partis depuis beaucoup plus longtemps et nous avons des choses à nous dire dans un idiome mâtiné d'italien et d'espagnol.



En passant par Gimont



Ce sont des moments intenses du cheminement ; il y en aura encore quelques-uns dans cette veine. L'immense forêt de Bouconne me fait penser à la forêt de Chau et me mène à Leguevin : veillée d'armes avant la grande étape toulousaine, redoutée par les

pèlerins qui ont plutôt tendance à prendre le train pour traverser l'agglomération.

Mais j'ai décidé de faire à pied ce que personne ne fait : le mardi 7 juin, je m'attaque à ce gros morceau d'urbanisation, horreur des pèlerins. Traverser Colomiers n'est pas simple, mais j'arrive dans les faubourgs de Toulouse que je connais bien. Je fais les visites apostoliques obligées : Saint Sernin, la place du



Toulouse : la basilique Saint-Sernin

Capitole, le centre-ville ancien, les bords de Garonne, et je me dirige sans coup férir au-delà de la Garonne, d'autant que la batterie de mon téléphone est épuisée et que je n'ai plus de GPS. Ce soir, je suis accueilli en famille chez Anna, la fille de Marie Paule, ma femme, et Gui. Supersoirée : Anna s'est mise en quatre pour le repas, accueil familial hyperchaleureux, grande lessive, Gui me prête ses habits, la totale, quoi ! En plus je peux me décharger de quelques topoguides.

Soirée en famille, chez Anna et Gui



Je repars gonflé à bloc le lendemain et prend l'option de suivre le canal du

Midi: loin d'être monotone, ce parcours révèle une grande diversité et procure bien des avantages : cheminer à l'ombre, passer de belles écluses, admirer des ponts à l'architecture particulière, et surtout ne pas perdre son chemin : s'il n'y a pas de marques, il suffit de suivre le canal ! Le soir, je dors au gîte Viola 2000, dans un chalet totalement isolé au bord du canal. Gilbert, mon voisin de lit, un randonneur original, me réveille avant 5 h : la patronne du gîte a préparé le petit déjeuner et je suis très tôt sur le chemin le long du canal.



J'arrive à l'intersection de la Rigole, canal creusé au XVIIIème siècle pour alimenter le canal du Midi avec les eaux de la Montagne Noire. Aujourd'hui au moins, j'ai l'esprit tranquille, pas de risque d'erreur : je suis la Rigole comme qui rigole, sur un faux-plat montant de plus de 35 km, un beau chemin et des paysages encore une fois exceptionnels.



La Rigole à Riquet

Arrivé près d'un petit lac, le lac de l'Enclos, n'ayant pas trouvé de ravitaillement, je demande à l'aubergiste de me préparer un sandwich : surprise, il refuse. J'avoue que dans toutes mes pérégrinations c'est la première fois que j'essuie un refus de cette nature. Donc, aujourd'hui, c'est la diète avec 3 gâteaux secs

arrosés d'un peu d'eau. Mais cela n'entame pas mon énergie et mes pas me portent à Revel, charmante bourgade de campagne.

Le vendredi 10 juin me voit traverser de belles contrées : Sorèze et son abbaye imposante au centre du village, puis l'abbaye Sainte Scholastique et surtout l'abbaye d'En-Calcat que je ne connaissais jusqu'à présent que de nom : des lieux qui respirent la paix



L'abbaye d'En Calcat

profonde et l'enchantement. Je dois faire un léger détour et je me demande : pourquoi la voie d'Arles, chemin de pèlerinage majeur, ne passe-t-elle par-là, alors que le chemin par ailleurs n'offre rien de particulier à voir ? Le temps devient lourd et orageux à l'approche de la ville : Castres se profile avec ses maisons typiques sur l'Agout. Je dors à l'hôtel, car, curieusement, il n'y a pas d'hébergement pèlerin dans cette ville : l'orage gronde et la pluie répand ses bienfaits, surtout quand le pèlerin est à l'abri.



Castres

Dès le lendemain matin, le relief change : je rentre dans le dur avec la Montagne Noire ; je commence à monter progressivement. A Boissezon, je fais une halte

au café-épicerie tenu par une Franc-Comtoise : elle avait reconnu mon accent et c'est l'occasion de parler du pays. Je suis en pleine montagne maintenant, et à Anglès, on a l'impression d'être à des lieues de la civilisation. Le gîte communal est complet : on me conseille d'aller dans le gîte à Fati, chez un couple de Marocains. Ce soir, on joue Saint Jacques – La Mecque. J'y suis très bien accueilli et Fatima prépare pour le repas une soupe marocaine, un tajine de poulet ; on boit le thé à la menthe. C'est quand même un comble que sur un chemin de pèlerinage chrétien le pèlerin puisse être accueilli par des Musulmans. Je trouve cela très chouette, on est loin des burkinis de tout poil !



Le gîte à Fati

Le lendemain dimanche, le temps est gris et brouillasseux, il fait froid, je suis en altitude. Le parcours dans la forêt est magnifique, de même que la bourgade de Salvetat-sur-Agout perchée sur son rocher. Le



La Salvetat-sur-Agout

soleil revient progressivement, mais ne suffit pas à réchauffer l'atmosphère. Le vent souffle fort au bord du lac de Lauzas et je suis content

d'arriver au gîte des Menhirs à Murat-sur-Vèbre : par la même occasion, j'apprends que la région est plantée de menhirs dont j'ai pu apercevoir quelques spécimens.

Le lundi 13 juin est une journée galère à vite oublier, si ce n'est les paysages magnifiques de montagnes et de vallées : les kilomètres indiqués dans le topoguide de la FFRP acheté à Toulouse sont « fortement » inexacts, et les balisages inexistant après Saint Gervais sur Mare et le col du Layrac, alors que je me trouve en pleine Montagne Noire, me font tourner (également en bourrique). L'après-midi, la pluie s'en mêle, je suis isolé en pleine montagne et le compteur des kilomètres tourne. Heureusement que les pistes sont belles ; je voudrais prévenir le gîte que je vais arriver « un peu plus tard », mais mon téléphone tombe en panne de batterie. Finalement, j'arrive à mon but par un chemin très difficile au milieu d'une végétation très détremmée vers 18 h 45 et après 56 km de marche (soit 10 de plus que la prévision). Mais la chaleur de l'accueil de mon hôte efface en rien de temps les désagréments du jour.



Lunas sur la Nize

Seul bémol : chaussettes et chaussures ne sècheront pas, et c'est les pieds au frais que je repars le lendemain matin : cela me tiendra éveillé un bon moment. Le ciel est bas, il pleut et les montagnes sont dans le brouillard. Je suis les conseils de mon hôte et part par un autre chemin : la vallée de la Nize, un endroit très sauvage ; après une ascension en lacets dans la végétation, j'atteins une crête de puech bien dégagée. Le soleil revient et j'amorce une descente longue sur une piste DFCl : j'aperçois Lodève de très loin ; après un long moment, je



Lodève

suis en vue de la cathédrale ; le vent souffle très fort et les chaussures commencent à sécher. De l'autre côté, il faut remonter aussi haut par un chemin raide et rocailleux, bordé de genêts. A Soumont, je pique-nique face à un point de vue merveilleux : le lac du Salagou entouré de montagnes. Le site du prieuré de Grandmont est également un lieu extraordinaire.



Le prieuré de Grandmont

Saint Jean de la Blaquière, qui m'accueille ce soir dans son gîte communal, est une petite cité de caractère, comme on dit par chez nous.

Mercredi 15 juin, départ au petit jour sur un sentier difficile et escarpé qui mène au rocher des Vierges, puis au château de



Le Roc des Deux Vierges

Castellas ; je suis le roi du monde sur les montagnes d'où je jouis d'une vue exceptionnelle sur toute la plaine et les montagnes, jusqu'à la mer. La descente sur Saint Guilhem le Désert est longue et rocailleuse, mais le pèlerin est largement récompensé de ses efforts lorsqu'il arrive sur la place face à l'abbaye. L'étape au gîte de



L'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert

Montarnaud est animée avec un groupe de pèlerins et un repas préparé tous ensemble.

Le jeudi 16 juin est un jour attendu avec une pointe d'anxiété : se profile la traversée de Montpellier redoutée par tous les pèlerins que j'ai rencontrés auparavant. En général, tous traversent la ville par les transports en commun. Comme je suis un pèlerin pur et dur, à l'instar de Toulouse, je décide de forcer le passage à pied. Naturellement, je perds le chemin après Grabels et avant la faille de Montpellier. J'arrive en ville par le quartier de la Mosson, suit une longue avenue, retrouve des marques, en m'apercevant longtemps après qu'en fait je m'éloigne. Je ne suis pas encore Thésée dans le labyrinthe du Minotaure, mais je n'ai pas trouvé d'Ariane pour me donner le fil ! En



La place de la Comédie à Montpellier

désespoir de cause, je me résous à attraper le tram pour me rendre place de la Comédie, centre vital de Montpellier. Je ne m'y attarde pas, ne connaissant pas les difficultés qui m'attendent pour sortir de l'agglomération : mais pour une fois, tout va bien, et je peux tranquillement terminer ma journée à Saint Geniès des Mourgues.

Après un départ matinal le lendemain, j'apprécie le cheminement sur des chemins faciles, la campagne est belle comme toujours, je commence à longer des manades : c'est déjà un petit air de Camargue. Le chemin s'élève tout à coup et je découvre les gorges impressionnantes de la Vidourle. Je passe la



Les gorges de la Vidourle

Languedocienne et Gallargues le Montueux pour cheminer à plat et prendre mes quartiers (au diable) Vauvert. Je commence à me poser la question de la bonne santé de mes chaussures. De même que, n'ayant pas respecté mon plan de marche [je suis en avance], je dois reconsidérer mes lieux d'hébergement. Pour cela, je contacte par internet les responsables de la chaîne de pèlerins de l'Association Jacquaire de PACA et je leur rends hommage, car ils sont très efficaces. En quelques instants, j'ai mes adresses à Arles, Salon de Provence et Aix en Provence pour les trois jours suivants.

Je repars de Vauvert très tôt sur de beaux chemins camarguais entre les plantations de vignes, pêches et abricots, le long d'un canal d'irrigation. J'ai dû faire peur aux moustiques ou alors ce sont les odeurs de pèlerin, car aucun ne m'importune lors de ma traversée de la Camargue. Dans la matinée, je

suis à Saint Gilles où je me pose devant l'abbatiale, réminiscence pour moi d'un pèlerinage effectué déjà à pied il y a 26 ans sur les chemins de Saint Gilles.



L'abbatiale Saint-Gilles

Après le pont sur le petit Rhône, le cheminement est plutôt monotone, à plat sur de petites routes : mais cela ne peut pas toujours être grandiose. Arles est bientôt en vue : je suis accueilli au centre-ville par une hébergeuse : endroit stratégique pour visiter la ville. C'est ici que prend fin le 3^{ème} chemin.



Arles, les arènes

Suite de mon aventure :
sur la voie aurelia